

revenu avec sa famille, dans sa paroisse natale, ayant un avoir de cinq mille piastres: c'était assurément un succès qui n'a pu cependant lui profiter, car ses enfants, outre qu'ils avaient perdu le goût de la culture, avaient contracté des habitudes en désaccord avec celles que doit posséder un cultivateur. Le père avait aussi augmenté son domaine afin d'établir avantageusement ses trois garçons, qui paraissent vouloir seconder leur père dès leur arrivée dans la paroisse. Ces bonnes dispositions n'ont pas été de longue durée. Un mois après, ils avaient le travail de la culture en horreur; c'est à peine s'ils donnaient les soins nécessaires aux animaux qu'ils possédaient; et tout leur temps, pendant le cours de l'été, a été consacré à la promenade et aux divertissements qui faisaient aussi les délices de leurs sœurs; les quelques cents piastres qui restaient au père furent dépensées, car il n'osait rien refuser à ses enfants, de peur qu'ils ne le quittassent. Malgré la trop grande bonté du père à l'égard de ses enfants, ceux-ci viennent de le quitter pour reprendre de nouveau le chemin des États-Unis. Le père se voit donc réduit à demeurer seul sur une propriété qu'il ne pourra cultiver qu'en partie ou qu'il sera obligé de vendre pour le quart de ce qu'elle lui coûte.

Le fruit de dix années de travaux de la part d'une nombreuse famille, avant qu'il soit deux ou trois ans sera dissipé entièrement. Le père qui s'est expatrié dans le but de payer ses dettes et de fournir un établissement à chacun de ses enfants, se voit abandonné par eux au moment où la fortune allait lui sourire. Les enfants, de leur côté, avec le goût de la dissipation qu'ils ont acquis aux États-Unis, se verront plus tard, sans nul doute, dans l'indigence. Aussi cet homme, d'un âge déjà avancé, regrette-t-il d'avoir quitté son foyer, il y a dix ans, pour acquérir une fortune qui aujourd'hui lui échappe.

Telle est l'histoire d'un trop grand nombre de familles qui ont abandonné le pays pour aller se refaire aux États-Unis, et qui ne lèguent pour la plupart à leurs enfants, que le goût de la dissipation pour ne pas dire du libertinage.

Ces exemples, qui se répètent si souvent, ne suffisent pas cependant pour ouvrir les yeux aux imprudents. Il y a quelques semaines, un homme ayant certaines connaissances de la culture, allait faire part à son curé, des embarras qu'il éprouvait à suffire aux besoins de sa famille; celui-ci s'offrit d'acheter pour lui un lot de terre, promettant en outre de lui aider à la faire défricher et de lui fournir les grains de semence pendant deux ou trois ans, et l'offre fut acceptée. Mais quelle ne fut pas la surprise du généreux curé, lorsque, huit jours après, il voit arriver chez lui l'homme qu'il voulait bien aider venant lui dire qu'il n'acceptait pas le lot de terre, parce qu'il partait le soir même pour les États-Unis, afin d'y demeurer trois ou quatre ans, et qu'après cela il se livrerait à la culture.

Voilà, dans nos campagnes, où l'on en est rendu!

On n'apprécie pas assez l'importance de l'agriculture; tant que l'on s'attachera à la culture routinière, il y aura toujours, parmi nous, de ces défections. On n'apprécie pas assez le rôle si important que doit remplir le cultivateur, et ce qu'il importe de faire quand on fait choix de cette profession.

Nous devons nous efforcer d'acquérir les qualités que doit posséder le véritable cultivateur, celui qui a souci de son art et qui désire en retirer le plus d'avantages possibles. C'est pourquoi nous croyons utile de soumettre à l'attention de nos lecteurs une étude sérieuse sur ce sujet, que nous empruntons au "Traité d'agriculture de M. C.-J.-A. Mathieu de Dombasle."

Voici cette étude, sous le titre "Des qualités et des circonstances personnelles du cultivateur."

De toutes les circonstances qui peuvent exercer quelque influence sur le succès d'une entreprise agricole, soit de la part de celui qui exploite son propre domaine, soit de la part d'un fermier, la plus importante sans aucun doute se trouve dans les dispositions individuelles de l'homme qui doit la diriger: son caractère, ses habitudes, son instruction, sont autant de points d'où dépendront en très grande partie les résultats de toutes les opérations qu'il entreprendra. Sans doute, lorsqu'il n'est question que de suivre une route battue, d'imiter sans aucune modification des procédés généralement usités par les cultivateurs d'un canton, la tâche devient plus facile, et la capacité personnelle de chaque individu apporte un poids considérable dans la balance de ses succès. Cependant, dans ce cas même, l'expérience montre toute la valeur des qualités personnelles de l'homme, et c'est certainement dans un état très peu progressif de l'art agricole qu'est né cet adage devenu proverbial parmi les habitants des campagnes: *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.*

Mais lorsqu'il est question de se frayer une route nouvelle à côté du chemin suivi par les cultivateurs ordinaires, la tâche devient beaucoup plus difficile et plus délicate que ne le croient beaucoup de personnes, et la réunion de certaines qualités individuelles dans l'homme qui veut suivre cette carrière est certainement la condition la plus indispensable à son succès.

Parmi ces qualités, il en est qui dépendent du caractère de l'individu, de sa capacité naturelle et de ses dispositions morales; d'autres prennent leur source dans l'instruction ou dans l'habitude d'appliquer les connaissances acquises. Parmi les premières, nous placerons en première ligne la rectitude du jugement: c'est une des qualités individuelles qui contribuent le plus puissamment aux succès dans toutes les carrières de la vie; mais l'agriculture et surtout cet art dans son état progressif est peut-être, entre tous les genres d'occupations, celui qui exige le plus impérieusement un jugement droit et sain. Ici, les principes n'ont de valeur que par l'opportunité de leur application, et le doute se présente à chaque pas. Le jugement est un instrument qu'il faut appliquer à tous les instants: de sa justesse dépend essentiellement la direction bonne ou mauvaise que prendra chaque opération.

L'esprit d'observation dérive en grande partie de la justesse du jugement; cependant, il tient à une disposition particulière de l'intelligence, disposition d'après laquelle un individu aperçoit dans les faits qui s'offrent à lui la liaison qui les rattache à d'autres faits, et qui lui permet de les rapprocher les uns des autres et d'en tirer les conséquences plus ou moins positives sur les rapports qui existent entre les effets et les causes.